



32. *Le Cube*, présenté à l'exposition « Thèse – Antithèse – Synthèse » de Lucerne, en 1935, sous le titre *Partie d'une sculpture*.
Photo extraite du *Luzerner Illustrierte*, 28 février 1935, n° 9, p. 4.



78. *Le Cube*, 1934. Plâtre avec son socle. Photo parue dans *Minotaure*, 1934, n° 5, p. 42, sous le titre *Pavillon nocturne*.

HIER, SABLES MOUVANTS

Étant enfant (entre 4 et 7 ans), je ne voyais du monde extérieur que les objets qui pouvaient être utiles à mon plaisir. C'étaient avant tout des pierres et des arbres, et rarement plus d'un objet à la fois. Je me rappelle que pendant deux étés au moins, je ne voyais de ce qui m'entourait qu'une grande pierre qui se trouvait à environ 800 mètres du village, cette pierre et les objets qui s'y rapportaient directement. C'était un monolithe d'une couleur dorée, s'ouvrant à sa base sur une caverne : tout le dessous était creux, l'eau avait fait ce travail. L'entrée était basse et allongée, à peine aussi haute que nous à cette époque. Par endroits l'intérieur se creusait davantage jusqu'à sembler former tout au fond une seconde petite caverne. Ce fut mon père qui, un jour, nous montra ce monolithe. Découverte énorme ; tout de suite je considérai cette pierre comme une amie, un être animé des meilleures intentions à notre égard ; nous appelant, nous souriant, comme quelqu'un qu'on aurait connu autrefois, aimé et qu'on retrouverait avec une surprise et une joie infinies. Tout de suite, elle nous occupa exclusivement. Depuis ce jour nous passâmes là toutes nos matinées et nos après-midis. Nous étions cinq ou six enfants, toujours les mêmes, qui ne nous quittions jamais. Tous les matins, en m'éveillant, je cherchais la pierre. De la maison je la voyais dans ses moindres détails, ainsi que, tel un fil, le petit chemin qui y menait ; tout le reste était vague et inconsistant, de l'air qui ne s'accroche à rien. Nous suivions ce chemin sans jamais en sortir et ne quittions jamais le terrain qui entourait immédiatement la caverne. Notre premier souci, après la découverte de la pierre, fut d'en délimiter l'entrée. Elle ne devait être qu'une fente tout juste assez large pour nous laisser passer. Mais j'étais au comble de la joie quand je pouvais m'accroupir dans la petite caverne du fond ; j'y pouvais à peine tenir ; tous mes désirs étaient réalisés. Une fois, je ne saurais me rappeler par quel hasard, je m'éloignai plus que d'habitude. Peu après je me trouvai sur une hauteur. Devant moi, un peu en contrebas, au milieu des broussailles, se

dressait une énorme pierre noire présentant la forme d'une pyramide étroite et pointue dont les parois tombaient presque verticalement. Je ne puis exprimer le sentiment de dépit et de déroute que j'éprouvai à ce moment. La pierre me frappa immédiatement comme un être vivant, hostile, menaçant. Elle menaçait tout : nous, nos jeux et notre caverne. Son existence m'était intolérable et je sentis tout de suite – ne pouvant pas la faire disparaître – qu'il fallait l'ignorer, l'oublier et n'en parler à personne. Il m'arriva néanmoins de m'approcher d'elle, mais ce fut avec le sentiment de me livrer à quelque chose de répréhensible, de secret, de louche. Je la touchai à peine d'une main avec répulsion et effroi. J'en fis le tour, tremblant d'y découvrir une entrée. Pas trace de caverne, ce qui me rendait la pierre encore plus intolérable, mais pourtant j'en éprouvais une satisfaction : une ouverture dans cette pierre aurait tout compliqué et je ressentais déjà la désolation de notre caverne si l'on eut dû s'occuper d'une autre en même temps. Je m'enfuis loin de cette pierre noire, je n'en parlai pas aux autres enfants, je l'ignorai et ne retournai plus la voir.

À la fin de la même époque, j'attendais la neige avec impatience. Je ne fus pas tranquille jusqu'au jour où j'estimai qu'il y en avait assez – et je l'estimai à maintes reprises trop tôt – pour me rendre, seul, portant un sac et armé d'un bâton pointu, dans un pré à quelque distance du village (il s'agissait d'un travail secret). Là, j'essayais de creuser un trou juste assez grand pour y pénétrer. À la surface on ne devait voir qu'une ouverture ronde, aussi petite que possible et rien d'autre. Je me proposais d'étaler le sac d'une fois là, je m'imagi

Giacometti, *Le rêve, le sphinx et la mort de T.*

“Au Rêve”.

En marchant, je revis T. les jours avant sa mort, dans la chambre contiguë à la mienne, dans le petit pavillon au fond du jardin vaguement délabré où nous habitions. Je le revis, au fond de son lit, immobile, la peau jaune ivoire, ramassé sur lui-même et déjà étrangement loin, et je le revis peu après, à trois heures du matin, mort, les membres d'une maigreur squelettique, projetés, écartés, abandonnés loin du corps, un énorme ventre boursouflé, la tête jetée en arrière, la bouche ouverte. Jamais aucun cadavre ne m'avait semblé si nul, débris misérable à jeter comme le cadavre d'un chat dans une ornière. Immobile debout devant le lit, je regardais cette tête devenue objet, petite boîte, mesurable, insignifiante. À ce moment-là, une mouche s'approcha du trou noir de la bouche et lentement y disparut.

J'aidai à habiller T. le mieux possible, comme s'il devait se présenter

devant une grande société brillante, à une fête peut-être, ou comme s'il devait partir pour un grand voyage. En soulevant, baissant, déplaçant la tête comme un objet quelconque, je lui mis une cravate. Il était étrangement habillé, tout semblait usuel, naturel, mais la chemise était cousue au col, il n'avait ni ceinture, ni bretelles et pas de souliers. Nous le couvrîmes avec un drap et je retournai travailler jusqu'au matin.

En entrant dans ma chambre la nuit suivante, je m'aperçus que, par un curieux hasard, il n'y avait pas de lumière. A., invisible dans le lit, dormait. Le cadavre était encore dans la chambre à côté. Ce manque de lumière me fut désagréable et, sur le point de traverser nu le couloir noir conduisant à la salle de bains et qui passait devant la chambre du mort, je fus pris d'une véritable terreur et, tout en n'y croyant pas, j'eus la vague impression que T. était partout, partout sauf dans le lamentable cadavre sur le lit, ce cadavre qui m'avait semblé si nul ; T. n'avait plus de limites et, dans la terreur de sentir une main glacée toucher mon bras, je traversai le couloir avec un immense effort, revins me coucher et, les yeux ouverts, je parlai avec A. jusqu'à l'aube.